

# anarchisme et non-violence



CLAUDE LE SCRIBE

24

JANVIER - MARS  
1971



- préambule, 2
- noir et rouge, 3
- anarchisme et non-violence, 7
- propositions pour tenir compte des critiques..., 12
- idées comme ça, 15
- projet de base, 19
- données fondamentales I, 20
- données fondamentales II, 21
- groupe de partage, 22
- mais pourquoi donc ai-je la migraine ? 26
- conversation, 30
- objection et répression, 44
- nous avons reçu..., 46
- correspondants locaux, 48

# SOMMAIRE

---

# Préambule

Régulièrement, autour de nous, sont lancées des initiatives. Elles vivent un temps plus ou moins long et disparaissent ; les personnes concernées essayent rarement d'en tirer des conclusions. Ce n'est pas le cas de « Noir et Rouge » qui a annoncé sa disparition et s'efforce de s'expliquer (1). L'analyse de « N.R. » nous paraît intéressante à plus d'un titre. A la lecture de ce numéro, nous avons fait un parallèle, quelque peu nuancé, avec notre propre groupe : il faut dire qu'un certain nombre de questions nous sont familières. (Nous n'avons cependant pas tenu à faire d'une manière méthodique le parallèle entre l'évolution de « N.R. » et la nôtre par manque d'information sur lui d'une part et aussi parce que nous privilégions la critique de l'entité « Anarchisme et non-violence ». Ne prétendant donc pas avoir une connaissance complète du problème de « N.R. », notre essai de compréhension ne pourra être que notre interprétation.)

Ce numéro 46 de « N.R. » est donc le déclic qui nous amène à une réflexion sur nous-mêmes, écrite et publiée dans la revue. Nous sommes assez conscients de la vanité d'une apostrophe aux lecteurs qui se contentent de consommer l'objet-revue. La revue étant avant tout notre moyen d'expression, nous verrons bien si la suite de notre réflexion fera découvrir d'autres raisons à sa publication.

Certains d'entre nous ayant la crainte qu'une certaine image de marque d'« ANV » ne se développe sans correspondre à la réalité, nous aurions été amenés à présenter notre situation exacte aux lecteurs même sans le sabotage de « N.R. ».

Ayant été impliqués dans Mai 1968 à titre individuel mais non en tant que groupe, la remise en cause ne s'est pas manifestée de la même manière, elle a plus porté sur la valeur de la non-violence que sur la vie du groupe. Néanmoins, la remise en cause s'est manifestée par la suite sur la revue, le « groupe », la théorie et la pratique. Cette critique est forcément incomplète en elle-même, nous espérons être le maillon suivant dans la chaîne de remise en cause des groupes, remise en cause qui se devrait permanente. « N.R. » se saborde au n° 46, nous n'en sommes qu'au n° 24...

---

(1) Pour une meilleure compréhension de ce qui suit, nous invitons nos lecteurs à se reporter au n° 46. Voir également « Informations, Correspondance Ouvrières », n° 95-96, juillet-août 1970, P. Blachier, 13, rue Labois-Rouillon, Paris (19°).

# noir et rouge

## I. Historique

En 1955, divers groupes et camarades, la plupart après une décevante expérience et leur départ d'une Fédération anarchiste transformée en décembre 1953 en Fédération communiste libertaire (F.C.L.) aboutissant à une sorte de parti plus trotskyste que libertaire qui devait se suicider politiquement après le summum de la participation aux élections législatives de 1956, décidaient de se regrouper. Ils créaient les Groupes anarchistes d'action révolutionnaire (G.A.A.R.) en novembre 1955 (« N.R. » 46, p. 21). Les G.A.A.R. lancent la revue « Noir et Rouge » en mars 1956.

La revue représente l'activité principale de ces groupes, qui sont aussi engagés dans la lutte contre la guerre d'Algérie. La tentative de constituer une organisation anarchiste-communiste spécifique échoue, et en 1961 certains camarades entrent à la Fédération anarchiste actuelle pour y constituer l'Union des groupes anarchistes-communistes (U.G.A.C.), d'abord tendance au sein de la F.A. (elle en sortira quelques années plus tard), tandis que les autres constituent le groupe « Noir et Rouge » pour continuer la revue.

À la Pentecôte 1967 se produit une scission au congrès de la F.A., et plusieurs exclus rejoignent N.R. qui se transforme alors en Groupe non-groupe (G.N.G.). L'élargissement ressenti comme nécessaire se concrétise par l'arrivée de nouveaux camarades et en tant que vision politique (apport des groupes de province et des étudiants parisiens en particulier) ; le G.N.G. veut faire éclater la classique notion de groupe, montrer qu'une nouvelle forme d'organisation est possible, où discussion, rotation des tâches peuvent et doivent être envisagées et réglées collectivement. L'application pratique de ces idées se fait dans le Mouvement du 22 mars ; en même temps, en mai 1968, le G.N.G. « explose » en différentes activités et ne se regroupe qu'à fin 1968, en ayant « subi le contre-coup » des événements. Pendant 2 ans la revue est reprise, et le groupe N.R. cherche une nouvelle structure : commissions de travail, fédérations de groupes, rapprochement avec I.C.O. (Informations, Correspondance ouvrières) pour se saborder enfin en été 1970.

## 2. Groupe « Noir et Rouge »

Au départ, c'est un groupe de travail affinitaire possédant un acquis commun, et centré sur Paris.

Dans la revue, le groupe s'exprime peu sur lui-même, sauf dans les n° 1, 19, 28 et dans le dernier numéro, en juin 1970. Cela signifie-t-il qu'il n'y a pas de recherche de compréhension de la vie intérieure du groupe ?

Vis-à-vis de l'extérieur, il se situe assez fréquemment par rapport aux autres tendances du mouvement anarchiste (F.A., U.G.A.C., etc.). La participation des camarades de N.R. aux campings internationaux est importante pour la diffusion de leurs idées auprès de la frange jeune du mouvement et leur implantation en milieu étudiant favorisée aussi par le caractère théorique et l'ouverture de la revue. Après 1968, cependant, ils ressentent « une séparation apparente manuels et étudiants qui correspond presque, de plus, à une séparation vieux et jeunes » (n° 46, p. 5).

Invitant à la réunion qui devait décider la fin de la revue (et du groupe), des camarades écrivent (n° 46, p. 4) :

« Nous ne savons plus très bien *pourquoi* nous sommes ensemble et *vers quoi* nous allons. Présupposés éthiques chez les uns, économiques chez les autres se mêlent et ajoutent à la confusion. Exemple de cette confusion : lors des toutes dernières réunions, un camarade pense qu'il faut *avant tout* étudier les classes, sinon nous merdouillerons sur tout le reste et ne saurons nous définir en vue de l'action et de la réflexion, nous donner des perspectives. Or nous n'avons jamais pu étudier à fond certains problèmes parce que les réunions du groupe nous amènent à chaque fois leur lot de petites actions à entreprendre et à discuter, dictées par l'actualité, avec les problèmes de la solidarité sous leurs diverses formes, etc. C'est donc aussi une question de temps, mais la question reste : sommes-nous d'abord un groupe d'action ou de réflexion, ou éditeur, ou tout ça ensemble ? Le groupe n'était-il destiné à être qu'un *carrefour*, où informations, actions diverses seraient confrontées, où des copains de passage ou de province viennent prendre contact comme à une sorte de permanence puisque on sait que « N.R. est là »... »

Ces difficultés sont apparues surtout après les événements de Mai, où le groupe fut confronté à une pratique quotidienne nécessaire, et dut abandonner temporairement la théorie. En même temps, N.R. avait un grand prestige (« la bande à Cohn-Bendit ») auprès de ceux qui vivaient Mai et devenait une sorte de mythe à cause du décalage entre ce prestige et la réalité du groupe. Beaucoup de nouveaux voulaient adhérer à une organisation qui n'existait pas, et le groupe se

cherchait de nouvelles structures, plus décentralisées, plus diversifiées, prenant aussi des contacts plus étroits avec I.C.O. Ces nouvelles structures ne purent être mises sur pied à cause du manque de rotation des tâches (fabrication revue, fichier, correspondance, etc.), d'une certaine fatigue du « noyau », des difficultés de relations entre Paris et la province.

Le projet de réorganisation de N.R. achoppera sur le dilemme : réflexion théorique à « donner en marchandise aux lecteurs consommateurs » ou poursuite de l'action sans retomber dans le militantisme classique. Le dernier acte public du groupe est le numéro 46 et dernier de la revue, « annonçant publiquement notre situation et démythifiant pour une fois (la première et la dernière) notre groupe et notre revue » (n° 46, p. 5).

Nous avons déjà signalé l'importance de ce numéro, tant par l'information et les éléments historiques qu'il contient que par l'honnêteté de la réflexion et la généralité de ses autocritiques.

### **3. Revue « Noir et Rouge »**

Il est clair que le groupe qui la fait ne se distingue pas de la revue produite ; mais nous avons essayé de séparer ce qui constitue la vie du groupe du contenu de la revue, uniquement pour faciliter la lecture. « Noir et Rouge » est un moyen d'expression politique se « situant sur le plan de la recherche, des études, de la documentation sur l'anarchisme » (N.R. 28) ; ajoutons-y la critique.

N.R. ne présente pas de plate-forme ou de manifeste parce que « nous ne croyons pas aux bibles révélées et immuables. Nous croyons plus réaliste, plus constructif et aussi plus anarchiste de mettre perpétuellement au point un bulletin idéologique » (N.R. 1). Malgré cela, la revue se place résolument dans le courant anarchiste-communiste (jusqu'en 1967, elle s'intitulera d'ailleurs « Cahiers d'études anarchistes-communistes »).

N.R. s'est attaché surtout à clarifier plusieurs problèmes, comme par exemple : racisme, lutte de classes, lutte anticléricale, franc-maçonnerie, individualisme, planning familial, collectivisations en Israël, en Espagne, en Yougoslavie. Jusqu'en 1967, c'est surtout au travers d'éléments historiques que N.R. a abordé de manière scientifique la critique du marxisme ; par la suite, la frange étudiante donnera plus d'importance aux analyses marxistes dans le domaine économique (matérialisme, critique de l'U.R.S.S., situation française, etc.) et dans le domaine social (ex. : problème de la division du travail, critique des sciences humaines, etc.). L'influence de l'Internationale situationniste (« De la misère en milieu étudiant », 1966 ; livres de Debord et de Vaneigem en 1967) introduit de nouveaux concepts, une critique du

militantisme classique, de nouvelles méthodes d'action, un nouveau langage plus ou moins intégré. Mais, après Mai, la tentative de reproduire le dépassement de l'opposition entre anarchisme et marxisme échoue : ce qui avait été une réalité ne trouve pas (ou pas encore) son explication et sa justification théoriques. L'intérêt se porte alors vers les conseillistes, Pannekoek et autres.

Bien que certains pensent que « l'anarchisme est un frein au développement de nos activités à l'heure actuelle » (N.R. 46, p. 6), l'anarchisme est une constante dans la recherche de N.R., et sa critique même doit le revaloriser : « un anarchisme qui se définit non seulement comme une conception humaniste, individualiste, philosophique et éthique, mais aussi organisationnelle, sociale, économique, collectiviste et prolétarienne » (N.R. 28, 1964).

(Voir annexe I : « Idées comme ça ».)



# anarchisme et non-violence

## 1. Constitution du groupe.

Au début se constitue un groupe affinitaire de travail ayant une formation commune (Fédération anarchiste, Jeunes libertaires). Certains avaient participé également de plus ou moins près à l'Action civique non violente pendant la guerre d'Algérie et pour les objecteurs avant le vote du statut, et ils voulaient se détacher et se démarquer de son idéologie mystique et religieuse. (Voir annexe II « Projet de base ».) Puis, si les individus sont toujours dispersés géographiquement, le groupe n'est plus homogène. Malgré les origines différentes, il n'y a pas de coupures d'âge ou de situation sociale, mais de personnes pouvant ou non s'exprimer par écrit ou oralement : problème créé par des capacités d'expression différentes, et pas toujours bien compris. Un problème qui est lié à celui de leaderisme.

## 2. Évolution du groupe.

Le problème des nouveaux venus est, à peu près réglé par l'intégration à l'équipe de travail. Cependant, avec un plus grand nombre, les acquis sont différents et la fonction « pédagogique » est ressentie comme un frein à l'approfondissement. Comment faire partager l'acquis de certains par les nouveaux venus sans tomber dans le leaderisme et sans cesser le travail d'approfondissement ?

Les « données fondamentales » (Voir annexe III.) sont dépassées et non remplacées. Ces données, établies par le petit groupe du début, restent publiées jusqu'au n° 13 inclus, ensuite elles sont unanimement contestées et dans la forme et dans le fond. Une tentative d'en établir de nouvelles a échoué, pourquoi ? Incapacité de travail ? Les premières correspondaient à un esprit commun, elles ont été dépassées au moment où la théorie du groupe s'est approfondie mais de façon insuffisante pour en définir d'autres qui ne sont restées qu'au stade de projet (voir annexe IV). Nous n'avons pas réussi parce que nous voulions éviter le superficiel et parce que nous n'avions pas réuni assez de matériaux de réflexion commune. Si l'on s'était forcé à les rédiger à tout prix, ce n'aurait été qu'une construction de travail artificielle et non un jaillissement (processus) naturel.

### **3. La « Solido »**

Désirant dépasser la dispersion géographique et nos rapports cloisonnés, nous envisageons la création d'un « groupe de partage » en vue d'une répartition (non égalitaire) des ressources (voir annexe V). Faute de mieux, nous créons, comme point de départ, une caisse de solidarité, la caisse « solido », alimentée par des versements volontaires, réguliers ou non, de certains d'entre nous. Cette caisse a surtout servi à aider les objecteurs, à soutenir certaines actions et certains copains. Bien que nous conservions l'optique du « groupe de partage », nous n'arrivons pas à dépasser le cadre de cette caisse « solido ».

### **4. Le groupe vu de l'extérieur.**

Le groupe est identifié de l'extérieur comme une entité.

Nous commençons une recherche de compréhension de la vie intérieure du groupe à partir du moment où nous avons cherché des méthodes de travail et au moment où nous avons été perçus comme groupe par l'extérieur (cf. notre adhésion à l'Internationale des résistants à la guerre de novembre 1967, signalée dans le n° 11-12, où, ne nous reconnaissant pas comme groupe organisé, nous n'adhérons qu'en tant que publication associée).

Nos positions sont ressenties comme moralistes et créent une double ambiguïté :

1. Une tentative de récupération par les croyants qui tentent de nous insérer dans leur cadre évangélique (« Vous êtes des croyants qui s'ignorent »).
2. Pour les anarchistes qui nous rejettent parce qu'ils ressentent notre option préférentielle de non-violence comme manichéiste (ce qui n'est pas le cas) et supposent que nous les rejetons parce qu'ils acceptent la violence :

« ... Nous dirons, sans y insister, que cette position nous paraît surtout être une certaine infiltration de la pensée religieuse au sein du mouvement anarchiste... » (Lettre au mouvement anarchiste international ; U.G.A.C., oct. 66.)

### **5. Recherche d'insertion dans le réel : de la pratique vers la théorisation.**

Contrairement à « N.R. », les membres d'ANV avaient un certain nombre d'engagements pratiques non théorisés assez différents les uns des autres, et avaient besoin d'une réflexion commune sur ces engagements. L'insertion dans le réel se traduit par d'autres engagements individuels.

Celui qui veut que tout le groupe fasse de l'action, extériorise son besoin de faire partager ses préoccupations ou son action, son centre d'intérêt du moment au groupe. Notre attitude consiste non à dénoncer cette position, qui est légitime, mais le comportement de frustration qui accompagne le non-suivisme. En juillet 68, nos centres d'intérêt ANV, nos engagements, etc., sont remis en cause. Certains s'orientent sur les comités de base en vue d'élargir la désobéissance civile. Ces tentatives sont sans suite. D'autres choisissent de continuer la revue et un regroupement se fait autour d'eux.

De cette opposition et d'autres malaises, naîtra une critique plus élaborée dont le point culminant se situe à Pâques 69, où la revue est critiquée comme superficielle, panache et servitude aliénante. Il est proposé de lui privilégier un ou des bulletins de travail non périodiques et devant aboutir à un travail plus approfondi. La critique de l'image de marque est venue au moment où le travail en profondeur était ressenti comme insuffisant, pendant une période d'apparente stagnation. Il est possible que cette stagnation soit liée plus à l'incapacité d'expression écrite, orale et d'écoute qu'à un manque de réflexion.

La décision prise de continuer la revue malgré et en tenant compte de ces critiques amènera certains à se mettre en retrait. D'autres également sont déçus par notre manque de travail théorique ou notre incapacité à nous engager en tant que groupe.

## **6. La revue dans le groupe.**

Elle joue un rôle complexe parmi nous. Est-elle une revue culturelle ou politique ? Elle est pour nous un moyen de réflexion et d'expression. Elle facilite notre cheminement intellectuel et assure la cohésion du groupe. Grâce à la coercition imposée par certains impératifs (parution régulière, etc.) elle est un stimulant.

Elle se veut pourtant politique parce qu'elle est la marque concrète de notre engagement dans le mouvement anarchiste et les luttes non violentes.

Enfin, c'est *notre* moyen d'expression.

## **7. Son contenu.**

Au début, la revue et les rencontres ont permis à chacun de vider son sac par écrit et oralement, d'exprimer tout ce qu'il avait déjà en lui : la revue était la somme d'expressions individuelles. Ce n'est qu'à partir de l'acquisition d'un langage commun (un fond commun) qu'un travail plus collectif s'est élaboré. A partir du n° 9, on voit plusieurs

expressions sur le même thème pour aboutir ensuite à certains numéros quasi collectifs : si le numéro est rédigé par quelques-uns c'est en tenant compte des discussions pendant les rencontres de travail où ceux qui ont des difficultés à s'exprimer par écrit peuvent s'exprimer oralement (voir annexe VI).

## **8. Aspect théorique**

Le noyau promoteur avait un acquis anarchiste (Jeunes Libertaires, Fédération anarchiste). Un travail de recherche a permis de renouer avec le peu de traditions anarchistes non violentes à travers Thoreau, De Ligt, Ramus, Han Ryner, Hem Day. Parallèlement, une réflexion sur la non-violence et ses moyens d'action fut menée. Les chrétiens s'étant approprié la non-violence, les premiers textes s'efforcèrent de la démystifier : il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour être « non violent ».

Dès les années 64-65, un courant non violent a-religieux amena au groupe des camarades sans passé anarchiste mais avec une pratique spécifique. Cela eut pour conséquence une priorité donnée à la recherche et à la répercussion des actions non violentes : d'abord actes individuels plus ou moins exemplaires ayant peu d'impact (renvoi du livret militaire, refus de l'impôt) puis relation des luttes des objecteurs et des comités de soutien.

Il y eut aussi récit d'expériences et traductions de textes venant d'Afrique du Sud, des U.S.A., de l'Inde, etc., sur les pratiques et réflexions non violentes.

## **9. Influence.**

La revue a un impact plus important sur la frange jeune et active des « non-violents » que chez les anarchistes. Pourtant, par la politisation de la lutte des objecteurs de conscience, une sensibilisation au problème se fait jour dans les milieux anars (affaire Brochier).

Depuis peu une collaboration effective est entreprise avec le « Centre international de recherches sur l'anarchisme » (C.I.R.A.). Des contacts sont pris régulièrement avec « Recherches libertaires ».

Pourtant, on peut dire que notre double appartenance, anars et « non-violents », gêne nos interlocuteurs et leur semble un non-sens.

## **10. Fabrication**

A partir du n° 6, il y eut deux sortes de parution : les numéros à thème plus ou moins collectifs (« Violence et non-violence dans la révolution anarchiste », « Boycottage et sabotage, échec de la non-vio-

lence en Afrique du Sud », « Happening », « Pierre Ramus », « Pour l'anarchisme ») et ceux rassemblant des informations et réflexions diverses. Néanmoins, le travail collectif nous paraît encore insuffisant. L'aridité de certaines publications révolutionnaires étant assez rebu- tante, un effort de recherche dans la présentation fut faite et se pour- suit, mais c'est aussi une question financière.

Le comité de lecture du fait de la dispersion géographique ne joue plus un grand rôle ; s'il existe encore, c'est de façon très informelle. La rédaction du numéro est souvent abordée au cours d'une réunion précédente, les camarades effectuant la mise en page ayant toute latitude pour retrancher ou ajouter des articles en fonction de la place existante. Pour la fabrication, la rotation des tâches est pratiquement nulle du fait de la dispersion géographique et de la revue imprimée à Paris, mais cela est ressenti comme une de nos contradictions.

## 11. Financement et diffusion.

Progression du tirage :

- 500 exemplaires au n° 1
- 750 exemplaires au n° 2
- 800 exemplaires au n° 5
- 1 000 exemplaires au n° 6
- 1 500 exemplaires au n° 13
- 1 600 exemplaires au n° 16
- 1 500 exemplaires au n° 18/19. Numéro édité en collaboration avec le « C.I.R.A. » qui a pris 1 100 exemplaires en plus. Ce numéro, « Pour l'anarchisme », vient d'être réédité à 3 000 exemplaires.
- 1 500 exemplaires à partir du n° 20.

Comme toute publication, nous attachons une grande importance aux abonnements qui sont le soutien réel de la revue — environ 380. Pour- tant, la vente des numéros ne suffit pas à payer les frais d'imprimerie et d'expédition. N'ayant rien de commerçants, nous diffusons gratuite- ment un grand nombre d'exemplaires. Pour nous permettre cette dif- fusion élargie, des camarades du groupe cotisent régulièrement à la caisse de soutien revue.



# PROPOSITIONS

## POUR TENIR COMPTE DES DONNÉES CRITIQUES CI-DESSUS ÉNUMÉRÉES

---

Face à la situation créée par la prise de conscience des problèmes inhérents à un groupe, plusieurs possibilités apparaissent :

- a) supprimer la cause des problèmes, ce qui équivaut au sabordage du groupe et de la revue, qui peut être soit dispersion et néant, soit reconstruction quelconque sous une autre forme risquant d'amener à terme plus ou moins long les mêmes problèmes ;
- b) se voiler la face, minimiser les problèmes, considérer le positif avec une lunette grossissante, ne pas reconnaître que le groupe et la revue constituent des pôles affectifs sécurisants amenant les individus à se regrouper dans une situation défensive et non offensive ;
- c) continuer en s'attaquant aux problèmes :
  - approfondissement théorique insuffisant,
  - manque d'insertion dans le réel en tant que groupe,
  - manque de rotation des tâches,
  - incapacité de pouvoir répondre à la demande d'accueil et d'élargissement (disparité des acquis, frein au travail, etc.).

Nous privilégions l'engagement et le travail d'approfondissement individuels, travail ensuite proposé et soumis à la critique du groupe. Pour ce faire, nous demandons qu'à la limite ceux qui ne participent d'aucune façon (écrit, oral, action, vécu quotidien) se posent la question de ce qu'ils font au groupe.

Nous manquons d'insertion dans le réel en tant que groupe, nous n'avons pas su tenir compte, partager et soutenir suffisamment les actions engagées individuellement par des membres du groupe. En tant que groupe informel, nous ne nous sommes pas trouvés mêlés au phénomène gauchiste, même si certains d'entre nous y étaient

engagés. Certes, cela nous a évité en partie la dépression d'après Mai, mais nous ressentons le besoin impérieux de :

- systématiser l'échange d'informations et la confrontation sur notre vie quotidienne (cf. rencontre du 14 juillet 1969) ;
- prendre conscience du rôle que nous pouvons jouer dans la lutte contre le militarisme en accentuant notre participation (individuelle) en faveur de l'objection de conscience politique et de l'animation des comités de soutien aux objecteurs. L'expérience de l'action menée autour de Daniel Brochier est matière à réflexion à ce sujet.

La rotation des tâches se fait trop peu. Si la rédaction de la revue entraîne une relative participation collective, il n'en est pas de même pour la fabrication technique qui repose toujours sur les mêmes individus, également la tenue du fichier, de la caisse, etc. Nous estimons nécessaire que très rapidement chaque poste de responsabilité soit doublé. S'il est difficilement évitable que des leaders ou « locomotives » se dégagent d'un groupe, ce ne devrait pas être une contradiction :

- si le problème de la participation de tous était réglé ;
- si n'était ressenti comme leader que celui qui à un moment et sur un problème donné devient l'expression de l'entité du groupe par sa compétence, son action, etc.

L'accueil peut se faire au niveau des individus, des « familles », des groupes. Nous avons choisi que chaque « nouveau » soit « parrainé » par un membre du groupe qui lui donne un maximum d'informations pour éviter le hiatus « anciens-nouveaux ».

Si avoir des correspondants locaux est une façon d'avoir plusieurs têtes, le rôle n'a pas toujours répondu à notre attente d'une manière égale. Cela tient à l'insertion de chacun dans le milieu local et régional et aux possibilités (y compris matérielles) d'accueil. Mais leur rôle n'étant pas négligeable, selon les possibilités nous devrions en étendre le nombre.

Quant au problème de l'accueil, pour l'instant nous hésitons en permanence entre deux pôles : l'un, l'accueil sélectif et limité, nous oblige à avoir un comportement restrictif, l'autre est l'accueil inconditionnel de tous ceux qui se présentent. Et bien qu'ayant privilégié l'accueil sélectif, notre manque de fermeté crée une situation de confusion dont se ressentent la cohésion et le travail collectif du groupe. Notre « sélection » reste donc à mettre en pratique.

Nous proposons que se créent des commissions de travail, des groupes affinitaires, des équipes d'action, des cellules de réflexion, etc., se reconnaissant en tant qu'entité. Ces cellules de base seraient la struc-

ture élargie d'un « groupe-carrefour ANV » ; de ce fait il y aurait des rencontres-carrefours, des rencontres de travail, d'action, de réflexion, déterminées par les groupes de base. En plus, le camping ouvert pourrait être aussi un aspect de rencontre-carrefour.

Chacun peut participer à autant de cellules qu'il a de centres d'intérêt, et y trouve une possibilité d'expression complète, non paralysée par ceux qui ne se sentent pas concernés.

Les rencontres-carrefours, bi ou triannuelles, sont l'occasion pour chaque individu, chaque cellule, d'essayer de faire partager son acquis aux autres, d'en recevoir les critiques, de faire le point.



Et pourquoi pas ? Si nous cessions de nous faire des illusions ? S'adapter aux situations nouvelles c'est s'adapter au réel, c'est voir les choses en face, y compris la sclérose.



## **Idées comme ça**

*Il y a ceux qui militent par vocation, ceux qui militent par conviction, ceux qui militent par altruisme ou par égoïsme, ceux qui militent par profession.*

*Il y a ceux qui ne militent pas du tout.*

*Est-il contre-révolutionnaire de se demander un jour pourquoi on milite ? Est-il révolutionnaire de se demander un soir si on n'a rien de mieux à faire ?*

*Parce qu'il y a eu Mai et qu'on ne peut pas l'oublier, sauf à jouer les détachés. Si on pouvait recommencer, ou alors se faire ça pour nous tous seuls, entre copains.*

*On cherche, on continue, comme avant, ou on s'en va. Si on pouvait recommencer, comment ?*

*Parfois, il y a l'anarchie, parfois même dix ans d'anarchie derrière soi, parfois une jeunesse ou presque une vie. On continue ? On pourrait peut-être recommencer. Ou s'arrêter pour recommencer.*

*En ce moment il y a le mouvement gauchiste plein de têtes qui cogitent. Dedans il y a le mouvement anarchiste, avec tous les autres et contre aussi. Mais nous sommes tous aliénés, alors le mouvement aussi est aliéné et en plus nous subissons l'aliénation du mouvement, non seulement du mouvement mais de l'idée aussi ; il faudrait la mettre entre parenthèses pour pouvoir penser un peu. Ce serait réconfortant de voir un « mao » balancer le petit livre rouge, s'asseoir et penser, un trotskyste balancer « la Révolution permanente », s'asseoir et penser.*

*On peut peut-être balancer Bakounine, s'asseoir et penser. Parce qu'au bout d'un moment, c'est comme la publicité, obsédant. Mais pour cela, il ne faut surtout pas prendre « le Capital » de l'autre main, sinon c'est foutu.*

*Surtout ne pas faire tuer mère Anarchie par père Marx. Parce qu'il ne s'agit pas de tuer quoi que ce soit, juste mettre un peu en sommeil, pour s'isoler. Mais on y revient, parce que s'isoler, c'est sur l'instant se libérer, fuir ou combattre une autorité. Cela implique les moyens, ils ne peuvent être justifiés par la fin parce que la fin, qu'est-ce que c'est ? L'anarchie se réveille, la méthode est peu scientifique, mais en dehors des moyens, qu'est-ce qu'il reste, les moyens c'est nous, la fin c'est nous ou alors c'est l'inconnu, l'espoir, la foi, la science, l'autorité.*

Mais l'anarchie, comme le gauchisme, ce n'est pas seulement ça, c'est aussi un certain confort ou un passe-temps. Si on pouvait savoir, ce serait mieux. La crise fatale, c'est quand ? Si seulement on pouvait être sûr que le capitalisme, l'autorité, la hiérarchie, ne sont pas éternels, ce serait mieux. On pourrait prendre ses dispositions. Certains essaient de savoir en lisant dans le marc de café. Parce que si on savait, on pourrait s'organiser, ou attendre, ou faire autre chose, des phalanstères pour tenir jusque là. On pourrait se faire une petite vie à nous, en marge.

Quand on ne sait pas, c'est peut-être important aussi de se faire une petite vie, ne serait-ce que pour avoir un peu moins envie de vomir tous les jours au boulot, dans le métro ou chez l'épicier.

On peut se faire une petite vie aussi dans le militantisme. On fait une revue par exemple, naïvement au début parce qu'on pense que c'est utile pour la Révolution. Si on a les moyens, on fait un vrai canard et puis on l'envoie, régulièrement, aux connaissances. Et c'est utile, c'est vrai, c'est souvent utile. Ça sert à faire circuler des idées, à réveiller, à chercher aussi. C'est un véhicule, une charrette. Ce qui est difficile après, c'est de continuer à avancer. C'est bien connu, le moyen devient le but, la charrette devient caravane... en stationnement. Pour ceux qui ont les moyens, une belle baraque, bien confortable, objet de toutes les préoccupations. Après, avec un bel objet comme ça entre les mains on fonde un club. L'emblème, c'est le canard, objet périodiquement célébré.

Autour, il y a les membres actifs très peu nombreux, qui s'emploient à faire reluire l'objet, et puis les adhérents et les membres bienfaiteurs qui reçoivent l'objet, le collectionnent. Des fois même des membres d'honneur desquels on sollicite des avis.

Politiquement, ça s'appelle bureaucratie : des militants actifs dont la vie se confond avec le canard à sortir coûte que coûte, avec l'organisation à faire vivre à n'importe quel prix et dont les mobiles confus confinent à l'autosatisfaction béate et bloquent toute recherche révolutionnaire. Ce sont les bureaucrates de l'anarchisme, du gauchisme, etc. Ils jorguent régulièrement leurs créations, leur objet, à d'autres micro-bureaucrates à titre d'échange et à quelques abonnés qui, dans leur province, reçoivent ça comme un rappel à l'ordre : c'est vrai, je suis anar ! Ça fait un peu froid dans le dos, c'est presque voluptueux, le péché caché, subversif. On y jette un regard, toujours les mêmes trucs, alors, dans le tiroir avec la collection.

Mais pas de généralisation hâtive, certains lisent tout de bout en bout, font des critiques, écrivent même aux auteurs (les bureaucrates). Les jeunes militants y apprennent même certaines choses. Ça donne bonne conscience aux confectionneurs, un sentiment d'utilité qui met le baume au cœur. Ça aide.

Ça reconforte même parce que ça évite de trop penser à la réalité, le vide derrière la belle façade. Sinon, le vide, l'incohérence, l'incertitude, parfois le désarroi aussi. Tout cela peu à peu s'institutionnalise, se calfeutre. Les uns, au centre, fabriquent l'objet devenu l'activité de toute leur vie, leur chose, celle dont ils sont fiers. Les autres à la périphérie, consomment l'objet en digérant plus ou moins quand il y a matière.

C'est ainsi que des dizaines de feuilles, pour ne parler que du mouvement anar, paraissent de temps en temps et occupent chacune quelques militants aliénés par leur objet. Il en est de cossues, d'autres squelettiques, d'autres bien réputées, comme « Noir et Rouge », sérieuses, intéressantes, qui occupent une place à part dit-on. Quand elles ne sont pas purement et simplement une marchandise, c'est-à-dire reçues comme telle par des abonnés ne participant absolument pas, souvent même pas par une lecture attentive, elles jouent le rôle de porteuses de messages, de bonne parole. Il suffit d'avoir lu quelques lettres de lecteurs pour s'en convaincre. Et le respect de la chose imprimée en plus... Au fil des années, doucement chaque partie de l'institution fondée autour de l'objet se fige dans une attitude façonnée par l'objet et tacitement reconnue de chacun : ceux qui savent, qui font, qui disent, ceux qui reçoivent. Encore une fois, pas de généralisation, mais les cas particuliers ne changent rien au fait institutionnalisé, ils le confirment. Quand un élément extérieur surgit contre toute attente et vient troubler la torpeur institutionnelle, deux attitudes sont possibles. Ne pas en tenir compte et chercher à maintenir, à protéger la construction à tout prix, ou affronter l'événement, s'y inclure, en analyser les conséquences pour essayer de dégager des positions correspondant à la nouvelle réalité.

Bien qu'il soit un peu à la mode, aujourd'hui, d'éviter de parler de Mai 68 pour ne pas faire ancien combattant, on ne peut quand même pas lui nier, à Mai, le caractère « d'élément extérieur surgi contre toute attente ». Et ça a jeté quand même un certain trouble dans les esprits, sauf bien sûr dans certains...

Dans les groupes, des malaises sont apparus. La situation, acceptée ou tolérée, faute de mieux, pendant des années est devenue insupportable. Alors des questions se sont posées : une revue comme ça, ça rime à quoi ?

D'une part c'est toujours les mêmes qui font le boulot pratique, c'est pas normal.

D'autre part, pourquoi faut-il la sortir à tout prix, même quand on n'a rien à dire ? Pour les lecteurs ?

Voilà, on se sent redevable au lecteur, engagé vis-à-vis de lui. On

*imagine déjà les lettres consternées si on décide de se saborder : une revue comme ça, c'est pas possible, ça va faire un trou, etc.*

*Voilà, le canard est irremplaçable, l'eau va s'arrêter de couler sous les ponts. Et tous les théoriciens qui écrivaient dedans, qu'est-ce qu'ils vont faire ? Tous ceux qui savent et qui nous expliquaient, les intellectuels quoi, ceux qui écrivent bien.*

*Car c'est le rôle de toute revue institutionnalisée que de théoriser, de fabriquer et de présenter la pâtée aux ventres creux des prolétaires. C'est le rôle du guide, du phare dans la nuit d'encre de la lutte des classes.*

*Seulement, il se trouve qu'une tourmente est passée et que les guides sont un peu perdus, un peu plus qu'avant et que de ce fait, ils ont pris une conscience plus nette du rôle qu'on leur faisait jouer et auquel ils avaient peut-être pris un certain goût, et que ce rôle, ils en ont marre aussi de le jouer.*

*Mais la suppression d'une activité représentant une forme de militantisme (fabrication d'une revue), l'autodissolution d'un groupe ne sauraient être un acte d'abandon que pour ceux-là qui persisteraient à confondre les moyens ou outils de la recherche et de l'activité révolutionnaire avec cette recherche elle-même. La rupture intervenant dans un moment où cet outil (la revue) et ces moyens (méthodes de travail du groupe) ont pris un caractère aliénant aigu ; elle doit féconder de nouveaux moyens mieux adaptés aux préoccupations actuelles.*

*De cet acte brutal et désaliénant jaillira peut-être une meilleure compréhension du réel qui engendrera de nouvelles formes d'action. Quoi qu'il en soit, s'il faut trouver une justification à ce « sabordement », c'est en lui-même qu'il faut la chercher quelles qu'en soient les conséquences. En lui-même c'est-à-dire en tant que moment de convergence de diverses volontés de dépassement.*

*Alors on recommence ? Quoi ? Le militant révolutionnaire serait-il une espèce de Sysiphe ? Si on pouvait le savoir !*

**Schmaltz Herring**

*(Extrait de « Noir et Rouge », n° 46.)*



### **Projet de base...**

Les révolutionnaires de toutes les écoles et de toutes les époques ont rarement douté de la nécessité et de l'efficacité de la violence. De même, parfaitement convaincus que la violence était la seule accoucheuse de l'histoire, ils ont condamné le réformisme et sa légalité pacifique. Ils en viennent à qualifier de faux problème toute remise en question de ce moyen.

Pour les anarchistes, ce sont les structures de la société actuelle ainsi que l'Etat qui engendrent les principaux phénomènes de violence. Ces causes annulées, les actes d'agression ne se situeraient plus qu'à un niveau interindividuel de moindre ampleur. Les anarchistes, face au pouvoir et à l'autorité ont opposé des moyens non autoritaires, face à la violence ils ont opposé la violence et non pas des moyens non violents. Ils estiment que la violence étant imposée par le pouvoir, ne pas y répondre serait s'en faire le complice. (Il convient de citer pourtant certains individualistes-anarchistes non violents engagés sur un plan personnel et non pas révolutionnaire.) Pourquoi l'action directe non violente n'a-t-elle pas jailli comme conséquence de la doctrine anarchiste ? Sans doute, sur ce point les anarchistes soucieux d'efficacité sont-ils restés traditionalistes en héritant des méthodes révolutionnaires violentes.

La non-violence émergeant chez certains esprits religieux progressistes n'a pourtant pu prévaloir de par sa motivation et sa formulation le tout étant confondu et rejeté au nom de l'athéisme.

La non-violence n'est pas plus religieuse que la violence n'est anarchiste et athée.

La non-violence devient une méthode d'action agissant sur le social quand elle va au-delà d'un simple mode de vie et recherche de perfectionnement individuel et moral. Quoi de plus naturel alors que les anarchistes s'y intéressent.

Anarchiste et « non-violent », voilà bien deux mots qui ne se juxtaposent qu'avec difficulté dans l'esprit du grand public.

Les anarchistes des groupes d'étude et d'action non violentes déclarent :

Que luttant contre le pouvoir, l'autorité et la violence de l'Etat, ils n'y répondront que par des moyens non autoritaires et des méthodes non violentes, car la violence n'a jusqu'à maintenant été qu'une force au service du pouvoir et que tout révolutionnaire victorieux doit à son tour se faire oppresseur pour se maintenir au pouvoir.

Sans vouloir condamner la violence de leurs camarades, ils repoussent pour eux-mêmes cette méthode comme n'ayant pas donné satisfaction.

Face aux conflits individuels et sociaux, ils posent donc la primauté de la non-violence sur la violence et estiment que tout engagement dans la non-violence et l'anarchisme devrait impliquer un mode de comportement conforme au but autant dans la vie quotidienne que dans l'action sociale.

Sur un problème donné et face aux actions envisagées, ils posent l'entière liberté pour l'individu de s'engager ou de s'abstenir.

(Texte diffusé en 1964.)

---

### Annexe III

#### ***Quelques données fondamentales***

(1<sup>re</sup> version, parue dans le n° 1, avril 1965)

- Les structures de la société actuelle sont essentiellement étatiques ; elles ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence.
- Les anarchistes préconisent la disparition de l'Etat ; ils proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.
- Face au pouvoir et à l'autorité, les anarchistes ont apporté des solutions libertaires (fédéralisme, syndicalisme, etc.) ; mais en opposant la violence à la violence, ils l'ont ainsi légitimée.
- De toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante.
- Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence.
- L'action directe non violente a surtout été utilisée par des groupes religieux, généralement avec succès, mais la non-violence n'est pas plus d'essence religieuse que la violence est anarchiste et athée. C'est pourquoi il est nécessaire d'étudier et de mettre en pratique ces formes d'action.

Nous posons donc la primauté de la non-violence et estimons que le ralliement à « Anarchisme et non-violence » devrait impliquer l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.

## **Quelques données fondamentales**

(2<sup>e</sup> version, avortée, décembre 1968)

- Les structures de toutes les sociétés actuelles sont essentiellement étatiques et ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence. Cette violence peut revêtir des formes répressives brutales lorsque les circonstances la contraignent à se dévoiler mais elle est permanente dans sa forme oppressive en utilisant les formes de conditionnement, d'aliénation, de contrainte, plus subtiles mais aussi écrasantes pour l'individu.
- Les anarchistes proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux. Ils préconisent la disparition de l'Etat et du profit, principaux obstacles à la construction d'une société où toutes les facultés créatrices de l'individu pourraient se manifester par la gestion directe de la vie individuelle et collective.
- En opposant la violence à la violence on la légitime et de toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante à mettre en place une société libertaire.
- Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes : elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence révolutionnaire.
- Nous préconisons l'action directe non violente sans craindre l'illégalité (sans nous soucier de la légalité). Nous estimons que la participation à notre groupe implique l'adhésion aux idées anarchistes et l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.
- Contestation globale, désobéissance civile, création de structures parallèles (information, production, distribution) sont des éléments propres à faire aboutir à la Fête révolutionnaire et il n'est de révolution que celle qui est une fête.

## **Groupe de partage**

---

« Il conviendrait d'attirer l'attention sur la nécessité d'organiser une base de soutien à l'action, une infrastructure économique, une intendance, afin que le militant qui s'engage à long terme, ou qui sortant de prison avec souvent perte de sa profession, ne soit pas trop handicapé en reprenant sa place dans la société. De même prévoir les conditions d'aide aux familles. Il ne s'agit pas d'entretenir des activistes, des professionnels de l'action non violente, mais de ne pas empêcher ou restreindre l'action pour des causes uniquement matérielles. »

(« Jalons », ANV. n° 4, avril 1966.)

---

Les différentes actions étudiées dans les textes précédents font apparaître la nécessité de rassembler autour des camarades engagés un groupe de soutien.

Ce groupe répond à plusieurs besoins inhérents à tout individu entreprenant une action non violente :

- Besoin de rompre la solitude, de ne pas se sentir isolé ; d'appartenir à un courant de pensée, d'avoir autour de soi une communauté solide.
- Désir que le geste soit bien compris, bien interprété, ne puisse donner lieu à des utilisations équivoques et que le retentissement obtenu soit bien dans l'esprit qui anime l'action.

Ces constatations bien évidentes appellent immédiatement quelques réflexions et inspirent le désir d'élaborer un cadre permettant plus facilement la naissance et l'épanouissement d'actions.

Il semble convenu qu'à la base de toute action non violente il y a un engagement individuel profondément réfléchi ; cette réflexion suppose que l'intéressé ait pesé toutes les conséquences de son acte et se soit senti de taille à les affronter.

Parmi les conséquences les plus prévisibles : une forte amende ou un emprisonnement de durée variable d'où préjudice matériel grave que l'intéressé peut avoir des difficultés à supporter surtout s'il a des responsabilités familiales.

L'objet de ces propos est de considérer plus particulièrement l'aspect matériel du soutien et ses corollaires. Souscription, caisse de solidarité ont souvent été utilisées, mais ces formes ne spécifient en rien un mouvement, elles constituent l'aspect premier du soutien : aspect insuffisant en ce sens qu'il ne crée pas une véritable communauté dans l'engagement, et laisse subsister un fossé entre participants à l'action et participants au soutien.

Une autre solution consiste en un apport financier fixe, régulier, périodique par ceux qui se sentent concernés par une action dure mais ne veulent pas s'y livrer eux-mêmes. Ce mode de soutien est plus sympathique, il semble mieux convenir car il nécessite un engagement plus précis et plus complet. Plus complet, plus idéal encore est la possibilité qu'offre une communauté comme l'Arche qui permet à certains de ses compagnons de pouvoir se libérer de tout problème matériel pour participer à une action qu'elle a jugée valable, et où elle prend alors en charge toutes les conséquences matérielles de l'action. Cela permet de libérer un ou des individus pour animer, coordonner une action qui leur demande de s'y consacrer à plein temps de même d'assurer la subsistance d'une famille pendant un emprisonnement et de garantir leur réintégration par la suite.

Le réalisme oblige à constater que ce qui est possible en milieu spiritualiste chrétien l'est plus difficilement en milieu anarchiste. La vie communautaire (genre Arche) pose de très nombreux problèmes et sans la sublimation déiste elle est généralement vouée à l'échec à terme plus ou moins long suivant la qualité des participants. L'expérience semble prouver que pour des anarchistes très conscients de leur ego, elle apporte en définitive plus de contraintes que de libération.

Alors ? comment se rapprocher des possibilités d'action qu'offre la vie communautaire complète en évitant les inconvénients qui lui sont inhérents ?

Une possibilité apparaît à travers certaines recherches ; on peut l'appeler sans être certain que la définition soit très correcte : le groupe de partage.

**GROUPE** : Assemblage d'individus affinitaires du fait qu'ils se sentent concernés par les mêmes problèmes et désireux d'agir dans le même sens pour la recherche, la réflexion, l'action.

**DE PARTAGE** : Par souci d'efficacité, dans le but de se sentir plus solidaires, plus disponibles et plus libres matériellement, les composants du groupe décident de mettre en commun leurs ressources entièrement ou en partie.

## Aspects pratiques

On peut concevoir une gradation, une évolution dans la création et la vie de ce « groupe de partage » et ce, sur plusieurs plans ; depuis le seul aspect financier jusqu'au regroupement géographique et même professionnel, un premier stade consisterait à créer une caisse alimentée par des versements réguliers.

La détermination du montant des versements pourra être laissée à l'initiative de chacun ou déterminée en pourcentage de salaires ou de quotient familial. Suivant l'importance et le nombre des « volontaires » cette caisse permettrait de financer :

- la publication ou la participation à la publication de certains textes,
- les frais inhérents à des rencontres, séminaires, etc., et la possibilité d'en rapprocher la fréquence,
- le déplacement d'un membre du groupe pour participer à une rencontre, congrès, préparation d'action de mouvements proches,
- le soutien, en tant que groupe, d'une action que nous approuvons,
- le remplacement de la rémunération professionnelle d'un camarade pour lui permettre de se consacrer à plein temps à une tâche, ce à titre temporaire ou permanent.

Cette énumération non limitative, volontairement simpliste, essaie de définir une progression possible à partir du réel, c'est-à-dire l'état actuel de cohésion et de maturité d'un groupe qui ne fait que de commencer à s'affirmer.

On peut concevoir à un stade plus avancé que la totalité des ressources soient mises en commun puis redistribuées équitablement suivant un système à définir (l'équité n'étant pas l'égalité, il est nécessaire d'apporter des corrections tenant compte des circonstances particulières à chacun avant de procéder par exemple à un partage calculé suivant un quotient individuel), le prélèvement de soutien se faisant alors globalement et d'une manière variable suivant les besoins du moment.

Enfin, toujours dans le même esprit mais plus difficile à réaliser, on peut envisager un regroupement géographique dans la recherche de travail et de résidence dans la même ville, dernier stade avant la vie communautaire complète que nous laisserons volontairement de côté. Non que nous ignorions que ce soit là une solution quasi idéale, mais parce que nous pensons que l'outil parfait que peut représenter une vie communautaire complète peut être aussi le parfait instru-

ment de destruction du groupe si les participants ne se sont pas astreints à une longue préparation psychologique et pratique. Préparation consistant, entre autres, à la maîtrise des comportements caractériels et à l'élaboration d'un langage commun tant sur le plan des idées que du vocabulaire, éléments essentiels, nécessaires et indispensables à la cohésion d'un groupe.

Mais dans l'esprit du « groupe de partage » s'offre déjà toute une gamme de possibilités ouvertes vers l'action, il nous appartient de nous interroger puis, à travers un débat commun, de définir et préciser celles que nous voulons utiliser et à quel niveau.

**Marcel Viaud**

(Extrait d'« ANV », n° 13.)



## ***Mais pourquoi ai-je la migraine ?***

*La lutte anarchiste et non violente de tous les jours, si elle présente des avantages pour notre compréhension des problèmes rencontrés face à l'exploitation de l'homme par l'homme, dans la mesure où nous ne nous coupons pas des problèmes des gens et où nous les vivons comme eux, cette lutte a pourtant un inconvénient majeur.*

*Dans les discussions, les prises à partie, les provocations que nous suscitons, nous en arrivons vite à une attaque de la psychologie de l'interlocuteur en passant par le démantèlement de sa propre vie.*

*Je commence à trouver ce processus inévitable mais dégueulasse dans la mesure où nous n'avons pas nous-mêmes changé notre propre vie de façon à démontrer que ce que nous disons est réalisable et de donner, à l'interlocuteur, la possibilité d'entrevoir, de façon concrète, une partie de ce qu'il pourrait réaliser lui-même ; alors que nous le projetons le nez dans sa merde ne lui laissant plus pour horizon que cette merde ; ce qui l'amène soit à patauger dedans comme finalement beaucoup d'entre nous, soit, pour continuer à vivre et par instinct de conservation, à nous éliminer de ses pensées et à ne plus nous entendre (chacun d'entre nous a entendu parler du Tchad, de la ségrégation raciale, de la brutalité policière, de Daniel Brochier, pourtant un tas de gens ne savent pas. Pourtant l'information leur est parvenue. Ils n'ont pas entendu). Ceci m'apparaît comme une façon de survivre dans cette société.*

*En tant que travailleur manuel, je ne suis pas habitué à élaborer un raisonnement à partir de l'abstrait, mais je raisonne dans l'instant présent, plus ou moins rapidement, ce qui a pour effet dans une réunion, en voulant suivre les exposés de ne pas pouvoir donner d'avis n'ayant pas le temps de l'élaborer suffisamment, soit de tenter l'élaboration et ainsi de perdre le fil de l'exposé, finalement de me taire puisque ce que je pourrais dire arrive trop tard où encore de le dire à contretemps, ce qui entraîne parfois une remise en cause de ce qui paraissait établi.*

*Sur les origines de cet état de fait, je propose comme analyse ce qui suit :*

*Le manuel tire son expérience de situations vécues par lui journallement et cette façon de vivre et de penser provoque des émotions sensorielles qui se traduisent par un désir d'action contre toutes les*

choses astreignantes, avilissantes, abrutissantes, emmerdantes. Ses moyens d'expression et de progression sont donc d'abord physiques.

L'intellectuel, par l'analyse d'expériences vécues un peu par lui et beaucoup par un tas d'autres, engendre une expérience personnelle abstraite (non transmissible à qui ne prend pas le temps de faire la même analyse et à qui ne possède pas la somme d'informations suffisantes pour en tirer des conclusions). Cette expérience intellectuelle se traduit par une façon élaborée et approfondie dans son mode d'expression « la parole, l'écrit ».

Si ce raisonnement est juste, il est donc plus facile à un intellectuel de travailler sur papier un sujet, un système social, une action, d'approfondir une façon de voir, de se dépasser lui-même, ayant toujours, il me semble, un certain recul vis-à-vis du vécu, alors que pour d'autres, raisonnant au niveau sensoriel, nerveux, l'approfondissement se fait par le vécu, d'où ce grand et profond désir d'action sur sa propre vie car c'est par l'action que nous dépasserons notre problème, de même que c'est par un changement de notre vie vers ce que nous désirons que notre problème trouvera sa solution. A un certain niveau, la mise en pratique à une échelle, aussi réduite soit-elle, devient nécessaire à notre équilibre. On ne peut pas toujours vivre en contradiction.

A force d'accumulation de mon impuissance et ne pouvant me satisfaire de conclusions intellectuelles et d'analyses abstraites, arrivé à un point où les choses sont ressenties au niveau de l'épiderme, sous peine de sombrer dans des réactions à caractère défoulant et de retomber « plat » comme un pavé, il me faut entreprendre des actions capables de me laisser entrevoir autre chose que mon propre écoeurement.

Les solutions individuelles nous menant petit à petit à un isolement total, je serais fortement intéressé par une recherche sur les moyens de créer tout de suite un embryon de société autogérée.

Cet embryon s'inscrirait comme seconde partie d'un processus révolutionnaire. La première partie étant déjà entamée depuis trop longtemps et demande à être dépassée : je pense à la réaction vis-à-vis de l'opresseur.

Comme seconde étape, il faudrait trouver le joint pour poursuivre ce qui a été entrepris avec le refus de l'armée ; c'est-à-dire le refus de participer. Ceci est beaucoup plus difficile. Il ne suffit plus de dire non, il faut créer une manière de société parallèle avec des structures économiques et une façon de vivre qui refuse tout compromis et ne contredise pas l'esprit du mouvement.

*Pour cela il faut admettre dès le départ la réduction de nos besoins. Je pense que, même si certains côtés du confort matériel nous sont un dû, le prix qu'il nous faut payer est inacceptable (abrutissement devant les chaînes, compromission avec la bourgeoisie, traites en fin de mois, heures supplémentaires, intoxication publicitaire, dépersonnalisation).*

*La création d'une telle collectivité, avec le souci de ne pas être repliée sur elle-même, aurait à mon sens deux avantages :*

*1° De permettre à ses participants, en faisant cette expérience, d'en faire l'analyse à partir de ce qu'ils vivront eux-mêmes et d'en tirer, sinon des conclusions, du moins un enseignement ?*

*2° Dans leurs rapports avec l'extérieur de provoquer une réflexion « peut-être révolutionnaire ».*

*Quant à la non-violence, si certains la ressentent comme une méthode d'action, je la ressens, pour ma part, comme un état d'esprit.*

*Il ne m'est jamais apparu, au cours des expériences que j'ai pu avoir, qu'il me fallait faire un choix entre la violence et la non-violence (il est possible que né sous d'autres cieux j'aurais eu un état d'esprit différent).*

*Je me demande si la violence qui se veut action n'est pas seulement qu'une réaction. Chacun se défoule et rentre se reposer.*

*La non-violence se doit d'être active.*

*La réflexion qu'elle suscite peut engendrer un vaste mouvement de libération consciente. Pour cela il faut l'envisager comme une façon de vivre et non de réagir ou de se protéger.*

*Ne pouvant vivre totalement comme nous le désirons, il nous faut donc avoir une action.*

*Cette action ne doit pas seulement se faire connaître en période de crise, où elle devient réaction, mais avoir lieu partout, à tout instant, avec suffisamment d'ampleur pour finalement créer un climat.*

*Pour que ceci se fasse, il devient indispensable de changer notre mode de vie. La vie dans une entreprise ne nous laisse pas suffisamment de temps pour être disponible.*

*Si ce que je dis ici est ressenti par d'autres, serait-il possible d'organiser, dans un premier temps, une étude économique sur différentes façons d'y parvenir ? Et en utiliser une qui soit anarchiste non violente.*

*Se posera alors le problème de la propriété. Qui sera propriétaire si achat il y a ? Ne serait-il pas possible, parallèlement à la collectivité*

*de créer un organisme propriétaire des biens ? Puisque l'Etat va forcément nous entraver pour peu que nous arrivions à être conséquents, il nous faut prévoir notre défense (de la durée dépend aussi la réussite). La saisie étant un bon moyen de mater certaines actions (refus de l'impôt), n'étant pas propriétaires, il lui faudra donc s'attaquer plus directement aux personnes physiques ? Et puis, la propriété n'est guère anarchiste. Les moyens de production resteraient donc à la disposition d'autres camarades. La bourgeoisie a bien dû pondre une loi pour se protéger de la mauvaise gestion de ses établissements confiés à des gérants. Profitons-en.*

*Ouvrons la porte à la création.*

**Alain Depoorter**



# Conversation

Jack et Janet, deux camarades anglais, nous ont rendu visite en décembre. Au cours d'une discussion, nous leur avons posé un certain nombre de questions. La conversation a été enregistrée. Evidemment, les problèmes de langue et quelquefois la trop grande spontanéité des propos ne nous permettent pas, pour des raisons de compréhension, de retranscrire littéralement la discussion ; nous l'avons « arrangée ».

Les idées exprimées et les jugements portés sur la situation en Angleterre et les groupes locaux ne sont peut-être qu'une façon subjective et partielle de refléter la réalité. Nous avons cru utile cependant de communiquer leur expérience.

## Le mouvement anarchiste

ANDRE. — Ce qui m'intéresse, c'est à la fois l'anarchisme et la non-violence. J'aimerais savoir comment cela se passe dans les deux cas, en Angleterre. Jack peut-il nous faire un historique ? Je suppose que, comme en France, pour les anarchistes non violents il y a d'abord l'anarchisme et puis la non-violence.

JACK. — Pendant les grandes années de la C.N.D. (Campaign for nuclear disarmament) et du Comité des 100, beaucoup de personnes sont venues, comme moi, à l'anarchisme au contact de ces organisations. Maintenant, ces organisations ont disparu et nous recrutons des individus d'une autre façon. Pendant trois ans, je crois que la majorité du mouvement anarchiste a eu une tendance à la non-violence. Il y avait beaucoup d'articles dans « Freedom » pour la non-violence. Maintenant, la tendance

est plutôt à un anarchisme moins pacifiste (lutte de classes). Les personnes qui croyaient à la non-violence, au départ, se sont tournées vers le mouvement des « communes » et l'action sociale. Dans notre groupe de Leeds, lors d'une grande réunion où il y avait 40 personnes, on en comptait seulement trois qui ont participé au Comité des 100. Mais, de toute façon, il nous est possible de travailler ensemble parce que nous faisons des actions sur le plan local. Celui qui est « non violent » dit que l'action sociale est pour la paix, celui qui est pour la lutte de classes dit que l'action entre dans le cadre de cette lutte.

ANDRE. — Est-ce que le problème « lutte de classes — non violence » a été posé d'une façon précise ? Par exemple, beaucoup disent que la lutte de classes et la non-violence sont contradictoires. Je ne le pense pas. Est-ce qu'il y a des « non-violents » partisans de la lutte de classes ?

**JACK.** — Oui, bien sûr. Mais le grand problème c'est de savoir ce qu'est un « non-violent ». Je crois que pour un « non-violent », il est nécessaire d'analyser les facteurs qui font que la société est violente : la guerre, etc. Il me semble que la société compétitive produit la pauvreté et toutes les autres conséquences du capitalisme.

Il y a les villes avec les grands ensembles urbains qui n'ont pas de vie propre et où les relations entre les habitants sont inexistantes. C'est là que se manifeste une société décadente : la délinquance avec la violence de la jeunesse (mods et rockers), les sans-logis, les chômeurs. Tout ceci, dans une société compétitive, fait qu'elle est violente.

Si l'on examine les sociétés du monde avec les pays qui font la guerre (au Vietnam, par exemple, ou en Israël), on doit aussi examiner les manifestations du capitalisme et du communisme, la politique des deux blocs, et la façon dont ces deux blocs entrent en conflit. Il faut que les gens travaillent à l'élaboration de leur propre société pour eux-mêmes et pour l'humanité et peut-être, alors, aurons-nous une société non violente. Il y a des gens actuellement comme César Chavez aux Etats-Unis qui luttent dans ce sens.

C'est une façon de voir les problèmes du monde. Il y en a une autre qui est plus individualiste, mais je ne crois pas que la solution soit de se retirer dans une île et d'ignorer ces problèmes.

**PATRICE.** — On pourrait peut-être en revenir à un historique du mouvement anarchiste.

**JACK.** — Le mouvement anarchiste anglais s'est éteint complètement après la guerre d'Espagne avec l'exception de Glasgow où il y avait une tradition ouvrière anarchiste. Puis le groupe de « Freedom », à Londres, qui est très vieux maintenant. Après la Deuxième Guerre mondiale, ce groupe était très actif. Il publiait beaucoup de brochures et un petit mouvement existait. Il y avait aussi quelques anarcho-sindicalistes peu nombreux et dispersés qui ne possédaient pas d'organisation spécifique. Dans les années 60, le mouvement anarchiste prit de l'importance au moment de la disparition des grands mouvements pacifistes. Depuis il grandit, mais très lentement.

**ANDRE.** — Il y a beaucoup de groupes, je crois. Inorganisés.

**JACK.** — Oui, mais pas autant que sur la liste de « Freedom », c'est comme dans « le Monde libertaire », je crois. Dans le Nord de l'Angleterre, il y a des groupes à York, à Leeds, à Sheffield, à Manchester, qui fonctionnent bien. Ailleurs, on trouve des petits groupes qui font des réunions de temps en temps et qui diffusent des tracts.

**ANDRE.** — Est-ce qu'on peut qualifier ces groupes ? Est-ce qu'ils sont anarchistes-communistes, socialistes-libertaires, etc. ?

**JACK.** — Non, ce sont des groupes locaux où plusieurs tenden-

ces cohabitent. C'est seulement à Londres même qu'il y a des groupes de tendances.

ANDRE. — En 1958, à Londres, il y a eu un groupe Malatesta. Quelle est l'influence des idées de Malatesta sur l'anarchisme anglais ?

JACK. — Il y a aussi eu un groupe des amis de Durruti. Ce sont des groupes éphémères qui ont peu d'influence. Les jeunes anarchistes anglais font peu référence à une théorie anarchiste « classique », contrairement à ce que font les anarchistes français.

ANDRE. — Lorsqu'on voit tous ces groupes, est-ce qu'on peut essayer de déterminer des tendances plus fortes que les autres ? Il y a sûrement plusieurs façons de déterminer les tendances. Par exemple, en Italie, pendant très longtemps, il y avait ceux qui étaient pour l'organisation et ceux qui étaient contre.

JACK. — J'ai déjà dit que la grande tendance était à la lutte de classes, mais il y a actuellement un grand débat à propos de l'organisation dans la Fédération anglaise entre les gens qui sont pour une organisation plus centralisée et ceux qui sont contre.

ANDRE. — Pensez-vous que des scissions de tendances puissent survenir au sein de la Fédération anglaise ?

JANET. — Nous ne sommes pas passionnés par les débats théoriques au point de ne pas pouvoir travailler ensemble. Nous

accordons plus d'importance à ce que nous pouvons faire, ensemble, *pratiquement*. Je ne pense pas que ce débat provoquera des scissions, mais nous ne devons pas oublier qu'il recouvre néanmoins des divergences théoriques importantes. Il se trouve qu'en France, les gens discutent beaucoup de problèmes généraux. En Angleterre, nous avons davantage tendance à discuter de problèmes locaux sur lesquels nous pouvons avoir une influence.

JACK. — Les anarchistes français ont une meilleure connaissance de la théorie que les anarchistes anglais. Ces derniers font peu de différence entre, par exemple, l'anarcho-communisme et l'anarcho-syndicalisme. Il y a aussi un grand débat qui est très subjectif, je crois, entre les individualistes et ceux qui croient à la lutte de classes. Les premiers utilisent un langage philosophique et les autres un langage politique, ce qui embrouille tout. Je crois que cela dépend de la méthode que chacun adopte pour traiter des problèmes auxquels il se trouve confronté. Si, par exemple, quelqu'un me demande comment l'industrie sera organisée dans la société future, il faut que je réponde en termes d'organisation large. Si une personne me pose une question au sujet de l'éducation, il faut considérer le problème d'une façon plus restreinte. Si quelqu'un me pose une question d'ordre philosophique, moral ou psychologique, il faut faire davantage référence

à l'individu. Je crois que l'anarchisme n'est pas une théorie unidimensionnelle mais qu'elle comporte de nombreuses facettes. Nous voulons que tout le monde soit heureux. Nous croyons que tout le monde cherche la vérité, mais il y a des antagonismes entre les désirs des individus. Nous demandons qu'une société soit égalitaire mais aussi qu'elle laisse la liberté à l'individu. Mais il n'est pas facile de trouver la méthode. Ça, c'est la philosophie anarchiste et non pas le mouvement en Angleterre. Il y a, dans le mouvement anglais, des individus qui disent : « Je sais ce qu'il faut faire ». Peut-être sont-ils anarcho-sindicalistes, communistes ou individualistes. Il y en a d'autres qui se disent simplement anarchistes et qui ne prétendent pas connaître la vérité. Ceux-ci sont en majorité, ce sont des personnes qui cherchent.

JANET. — La philosophie d'un groupe dépend, je crois, de sa situation géographique. Par exemple, il y a un groupe dans le Somerset qui est une région agricole. Ce groupe-là croit à la non-violence et ne parle pas de lutte de classes. Par contre, dans le Nord, il y a des groupes qui ne parlent que de lutte de classes et ne croient pas à la non-violence.

JACK. — Depuis quinze ans, il y a trois groupes qui ont toujours été sur la liste de « Freedom » : Glasgow, Londres, et un autre dans une très petite ville du Lancashire. Maintenant,

il y a un progrès. Le mouvement a recruté des personnes par vagues. Tout d'abord, il y a eu les gens qui étaient déçus par les trotskystes. Ensuite, beaucoup de jeunes gens sont venus du Comité des 100. Maintenant, des gens arrivent soit à la suite d'actions intéressantes (squatters), soit lorsqu'un groupe, implanté depuis plusieurs années dans une ville, finit par se faire connaître.

JANET. — Il y a également les jeunes gens qui ont lu des feuilles anarchistes locales et qui ensuite ont pris contact avec le groupe. Maintenant, il y a, je crois, 150 groupes.

JACK. — Non, je ne le crois pas. Il y en a peut-être une trentaine.

JANET. — Il n'y a pas assez de place dans « Freedom » pour imprimer le nom de tous les groupes.

JACK. — Il faut définir ce qu'est un groupe. Pour moi, un groupe c'est plusieurs personnes travaillant ensemble et non pas des individus isolés même s'ils sont actifs. Ce qui est également indispensable, c'est que le groupe fasse des actions et ne se contente pas seulement de boire le coup ensemble.

PATRICE. — Je voudrais savoir quelle est l'influence des situationnistes en Angleterre ?

JACK. — Il y a une certaine influence des mouvements dada, surréaliste et situationniste. Il y avait un groupe d'inspiration situ à Londres qui publiait

« Heatwave » et qui avait pas mal d'ennuis avec les anarchistes parce qu'il avait pris l'habitude de chahuter systématiquement les réunions. Les gens que je connais ayant subi une certaine influence des idées situ se considèrent malgré tout comme anarchistes.

## **Le mouvement non violent**

ANDRE. — Nous avons là une anatomie des groupes anarchistes. Est-ce que vous pouvez faire la même chose pour les « non-violents » ? Est-ce qu'il y a un mouvement non violent en Angleterre ? En France, il y avait, par exemple, le M.I.R. (Mouvement international de la Réconciliation) qui était non violent et, d'autre part, des mouvements pacifistes qui ne se réclamaient pas de la non-violence.

JACK. — En Angleterre, actuellement, on trouve de très vieux mouvements pacifistes comme le M.I.R. qui est chrétien et le P.P.U. (Peace Pledge Union). Il y a aussi la C.N.D qui ne rassemble plus autant de monde qu'avant. Elle n'est plus strictement pacifiste, beaucoup de communistes en font partie. Il y a aussi le mouvement contre la guerre au Vietnam qui n'est pas non plus très actif.

Quand la C.N.D. a commencé à décliner, entre 1963 et 1965, ses membres ont fait une analyse de la situation et se sont tournés vers des actions sociales (gitans, sans-logis, chômeurs). Ils

se sont aperçus qu'il n'était pas nécessaire de prendre une étiquette pacifiste et ils ont formé des groupes spécifiques pour s'attaquer à ces problèmes.

ANDRE. — Il n'y a jamais de référence à la non-violence ?

JACK. — Au début, oui, mais maintenant seuls quelques individus dispersés y font encore référence dans leurs actions. La non-violence est cependant discutée par les pacifistes, mais il n'y a plus de manifestations non violentes ; j'ai pris part à la dernière, en 66-67 à Barrow, lors du lancement d'un sous-marin Polaris. Maintenant, les manifestants recherchent plus la confrontation violente avec les flics qu'une riposte non violente. Ceux qui se réclament de la non-violence le font, par exemple, dans les actions pour les gitans : Lorsque les autorités locales décidèrent d'expulser les gitans des terrains communaux, les manifestants s'assoient devant les bulldozers. « Peace News » fait également de la propagande pour la non-violence.

ANITA. — Les anarchistes participent-ils aussi à ces actions ?

JACK. — Oui, mais les anarchistes ou les libertaires qui y participent ne sont pas toujours intégrés à un groupe anarchiste. Malgré tout, ils font appel aux anarchistes de la localité lors d'actions spectaculaires.

ANDRE. — Y a-t-il des anarchistes à la rédaction de « Peace News » ?

**JACK.** — Je ne sais pas, cela fait longtemps que je ne lis plus « *Peace News* ». Je crois qu'au cours des cinq dernières années il y a eu une évolution vers un socialisme libertaire. Les animateurs actuels ne se réclament plus d'un pacifisme respectueux des institutions. Ils mettent davantage l'accent sur la responsabilité des individus. Mais il ne sont pas vraiment anarchistes. « *Peace News* » reste cependant ouvert à toutes les tendances.

**PATRICE.** — Ils se sont radicalisés pendant ces dernières années et on peut les situer dans un courant libertaire.

**JACK.** — Dans les années 62-63, il y avait au sein de la C.N.D. un courant d'opinion en faveur d'une infiltration dans le parti travailliste afin d'influencer sa politique. Malgré une réussite temporaire, beaucoup de « non-violents » ont été amenés à réfléchir sur cette tactique. Ils se sont aperçus qu'à long terme il est inutile d'essayer d'infléchir la politique du parti travailliste. Il fallait trouver d'autres moyens. C'est ainsi qu'on en est venu aux actions sociales. Etant anarchiste, je ne fais pas appel aux députés et je crois que si nos actions réussissent le gouvernement sera obligé d'en tenir compte.

**PATRICE.** — Il y a une chose qui me semble intéressante dans les mouvements anarchiste et non violent : certains individus se sont engagés dans des actions sociales concrètes, comme Jack.

C'est un trait particulier du mouvement anglais. Ils se sont attaqués aux problèmes du chômage, des gitans, du logement, en essayant d'y apporter des solutions. Cette forme d'action est peu pratiquée en France.

**ANITA.** — Ce sont donc des actions à la base.

**ANDRE.** — Sans aucune référence à l'anarchisme, à la non-violence ou au pacifisme ?

**PATRICE.** — Ils y faisaient référence dans la mesure où une théorie soutenait leur action.

**JACK.** — Il y a deux façons d'aborder les problèmes : si je clame que je suis anarchiste personne ne m'écoute tandis qu'en amenant les gens à voir leurs propres problèmes, à réfléchir sur ceux-ci, et en adoptant des méthodes libertaires pour les résoudre, ça marche. Il se crée ainsi une synthèse entre l'action et la théorie. Cette forme de propagande est plus efficace qu'une propagande écrite sur des thèmes généraux. Bien entendu, lors d'actions importantes, chaque groupe politique qui en fait l'analyse dans son journal, a tendance à dire que seule sa méthode est bonne.

**ANDRE.** — Que pensent les anarchistes et les « non-violents » de Vinoba ? Il me semble que les Anglais peuvent plus facilement capter la tradition gandhienne à cause de la langue.

**JACK.** — Actuellement, je crois que le mouvement anarchiste anglais connaît davantage l'action de César Chavez, à propos des raisins de Californie, parce que la grande presse en a parlé. En ce qui concerne le mouvement non violent, j'ai un peu perdu le contact avec lui ces deux dernières années. Je sais cependant qu'une information se fait par l'intermédiaire du journal du mouvement bhoudan, « Sarvodaya », par « Peace News » et aussi par la présence de Satish Kumar qui a organisé l'école de non-violence à Londres. En dehors de ceux qui lisent régulièrement ces journaux, il y a peu de gens qui connaissent l'action de Vinoba. Maintenant, les gens qui croient à la non-violence se sont tournés vers les communautés qui sont assez nombreuses. Certaines d'entre elles font un travail intéressant, pour d'autres ce sont simplement des névrosés qui vivent ensemble.

**ANITA.** — La pratique de la non-violence en Angleterre se fait donc plus au niveau d'une recherche personnelle que sur le plan social et politique ?

**JACK.** — Avec la croissance du mouvement étudiant socialiste qui dénonce vigoureusement la non-violence, les individus qui prônaient celle-ci ont dû s'orienter vers la recherche d'une théorie permettant l'implantation d'une société libertaire. Ceci en partant de l'analyse de la situation telle qu'elle est apparue lors des campagnes d'actions socia-

les. Ils ont alors délaissé les manifestations de type Vietnam ou désarmement nucléaire.

Il faut également tenir compte de l'influence hippie, qui remonte à deux ans environ, avec la création de journaux comme « International Times » (« It ») et « Oz ». En conséquence, il semble que les « non-violents » se soient repliés sur eux-mêmes.

La plupart ont abandonné le mouvement anarchiste bien qu'ils ne croient pas aux formes d'organisation autoritaires. Ils ont alors commencé à créer des communautés sans faire référence à une théorie particulière, semble-t-il. Dans le même temps, leur intérêt pour les réalisations en cours ailleurs, notamment en Inde, décroît.

**ANITA.** — Le mouvement non violent anglais a donc éclaté en plusieurs groupes qui font soit des actions spécifiques (apartheid, gitans, etc.) soit des recherches communautaires. Existe-t-il une liaison entre ces groupes ?

**JACK.** — Une certaine information réciproque se fait par l'intermédiaire de certains journaux (« Peace News », « It », « Oz », « Freedom », le journal du mouvement communautaire : « Bit »). Une liaison non structurée se fait par l'intermédiaire d'individus appartenant à plusieurs groupes. Le centre « Agit-prop » a une fonction de liaison dans la mesure où il diffuse des informations sur les actions en cours.

## **Un groupe local : Manchester**

ANDRE. — Il me semble que nous sommes arrivés à une sorte de conclusion. Peut-être pouvons-nous maintenant aborder le problème de votre groupe ?

JACK. — Le groupe de Manchester a toujours eu la réputation d'être un groupe anarcho-syndicaliste. Il est très concerné par les problèmes de l'industrie locale. Contrairement à certains groupes désireux de s'engager dans des actions mais incapables de s'organiser en conséquence, le groupe de Manchester a la chance d'avoir quelques personnes compétentes sur le plan de l'organisation. Nous avons néanmoins quelques problèmes concernant notre situation locale et des problèmes internes. Manchester est une très grande ville, la troisième de l'Angleterre, je crois. Vu la dispersion géographique des membres du groupe, leurs professions diverses et de nombreux centres d'intérêt différents, le groupe en tant que tel n'est pas intégré à la collectivité (quartier). Cependant, plusieurs de ses membres sont également engagés dans leur milieu professionnel.

Je crois que la meilleure façon d'engager une action c'est qu'un individu en prenne la responsabilité. Il expose son problème devant le groupe en étant lui-même décidé à s'y engager. Ceux qui sont d'accord avec son idée le rejoignent.

JANET. — Il y a aussi des problèmes pratiques quant au lieu de réunion. Nous avons l'habitude de nous réunir le soir dans un bistrot. Mais en général nous étions très fatigués et la discussion dégénérait très rapidement. Maintenant, nous nous réunissons le dimanche après-midi.

ANDRE. — Il y a combien de personnes dans votre groupe ?

JACK. — Une douzaine qui sont actifs.

JANET. — C'est impossible à dire. En cas d'actions importantes, nous pouvons réunir une cinquantaine de jeunes gens. Il y a aussi ceux qui font la navette entre notre groupe et celui de « Solidarity ».

JACK. — Il y a aussi des problèmes de personnalités et de divergences théoriques. Nous avons essayé d'y pallier en publiant un bulletin où chacun peut s'exprimer librement.

Maintenant, nous allons essayer de voir le rôle de la réunion dans notre groupe.

JANET. — Oui, parce que ces réunions ne jouaient aucun rôle. Toutes les discussions importantes se tenaient entre les individus d'une façon informelle.

JACK. — Ceci est important parce que la théorie anarchiste veut que les décisions d'un groupe soient prises en commun pendant les réunions. Pour nous, cela n'a pas toujours été le cas : Il est souvent arrivé qu'une initiative individuelle soit prise en

ce qui concerne nos activités, sans discussions préalables soit pour le bulletin ou la propagande.

Une des fonctions de la réunion du groupe était d'organiser les actions. Cela amenait souvent des discussions interminables sur des petits détails pratiques. Un jour, nous avons discuté pendant quarante minutes du lieu de rassemblement d'une manifestation. Le niveau de la discussion n'était vraiment pas très élevé ! Beaucoup de petits détails qui auraient pu être réglés par quelques-uns nous empêchaient, en fait, de discuter de problèmes majeurs. Les réunions devinrent ennuyeuses et il était difficile d'attirer de nouvelles personnes.

JANET. — Lorsque la structure d'un groupe n'est pas autoritaire il est difficile de faire taire les gens.

JACK. — Nous avons alors essayé de traiter des problèmes pratiques dans la première partie de la réunion et ensuite d'avoir une discussion plus théorique.

ANDRE. — Ce groupe est sans structures ?

JACK. — Nous éprouvons quelquefois le besoin d'avoir un président de séance lorsque les discussions deviennent trop confuses.

JANET. — A ce moment-là, on discute sur l'utilité d'avoir un président ou non.

JACK. — Nous devons donc tirer les principes d'organisation de notre pratique libertaire et non pas d'une théorie a priori.

Dans la théorie anarchiste, l'organisation doit nous aider à mieux aborder les problèmes.

Elle ne doit pas exister pour elle-même.

Lorsque Janet travaille au syndicat des professeurs elle peut aborder les problèmes de l'enseignement de l'intérieur étant elle-même directement concernée.

Par contre, quand le groupe de Manchester s'attaque à un problème comme celui des gitans ou du chômage, il le fait en tant que groupe extérieur aux personnes concernées ce qui nous met dans une position fautive.

ANDRE. — Dans le mouvement anarchiste international, quelles sont vos références ? Par exemple, quand vous parlez des anarchistes français, de qui parlez-vous ? De « Noir et Rouge », de la Fédération anarchiste (F.A.), de Cohn-Bendit ?

JACK. — On se réfère aux gens qu'on connaît personnellement. Certains d'entre nous lisent des journaux étrangers.

ANDRE. — Qu'est-ce que vous lisez comme journaux ?

JACK. — Nous lisons de temps en temps « I.C.O. » (« Informations Correspondance Ouvrières »), « I.W.W. » (le journal de l'International Workers of the World), des brochures américaines et aussi dans « Free-

dom » les colonnes consacrées aux événements de différents pays. Nous avons également lu le livre de Cohn-Bendit. Les relations internationales sont donc très informelles. Nous nous méfions en général des gens qui prétendent incarner le mouvement anarchiste d'un pays.

PATRICE. — Il me semble que les anarchistes anglais d'une façon générale ont une attitude empirique et essentiellement pragmatique face à leurs problèmes. Ils essaient d'avancer sans idées préconçues.

ANITA. — Votre groupe est donc basé essentiellement sur l'action directe et sociale. Vous ne faites jamais de recherches théoriques ?

JANET. — Si, mais individuellement ou par groupe de deux ou trois personnes.

ANITA. — L'absence de bases théoriques chez ces jeunes n'amène-t-elle pas un besoin d'approfondissement ?

PATRICE. — On ne peut pas dire qu'ils n'ont pas de théorie. Ils ont des bases minimales et surtout une pratique.

JANET. — En général, les Anglais ont une attitude empirique.

JACK. — Dans nos relations avec les autres groupuscules, les discussions portent souvent sur les mêmes problèmes (Cronstadt, etc.). Par exemple : avec les maoïstes la controverse porte souvent sur leur attitude envers le culte de Mao. En ce qui

concerne les trotskystes, il y a un hiatus entre les soviets libres prônés par Trotsky et leur attitude autoritaire actuelle. En fait, il n'y a pas de définition précise d'un anarchiste. On le reconnaît à son attitude anti-autoritaire. On apprend à se reconnaître intuitivement et non pas sur la base d'une confrontation de nos analyses respectives (rôle de l'Etat, etc.). Ceci est mon opinion personnelle. Il est certain que d'autres anarchistes ont une démarche plus scientifique. J'ai tendance à être assez subjectif dans mon approche.

PATRICE. — Est-ce que vous pourriez définir les groupes « Solidarity » ?

JACK. — « Solidarity » a été créée dans les années 60 par certaines personnes déçues par la « Socialist Labour League » et par d'anciens membres du Comité des 100. Ils sont partis sur des bases d'organisation libertaire en réaction contre la façon dont fonctionnait la S.L.L. Leur forme d'organisation et le travail aussi bien théorique que pratique qu'ils ont fourni leur a valu d'attirer pas mal de gens.

JANET. — « Solidarity » est donc essentiellement une organisation socialiste libertaire. Les « solidaristes » se considèrent tous comme marxistes mais de tendances différentes. Ils ne se bornent pas à faire une analyse économique de la société, mais, comme les anarchistes, ils ont tendance à s'intéresser aussi aux relations humaines, à la vie quo-

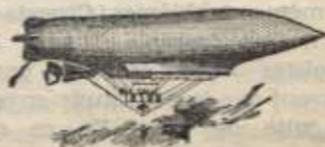
tidienne, à la « culture » ainsi qu'aux problèmes auxquels sont confrontées les minorités, les gitans, etc. Ils essaient de sensibiliser les gens non seulement sur des questions matérielles (grèves pour augmentation de salaire), mais aussi sur des problèmes plus abstraits comme la prise en main de leur propre existence. C'est probablement cela le véritable but de « Solidarity ».

JACK. — Dans son livre, « les Anarchistes », James Joll insiste sur le fait que la différence entre les anarchistes et les marxistes ne se situe pas tellement au niveau théorique bien que le débat porte en général sur une opposition entre les autoritaires et les libertaires. Ce débat cache en fait une grande différence de mentalité et de personnalité. De ce point de vue, les « solidaristes » sont profondément marxistes. Malgré cela, ce sont certainement des marxistes libertaires et dans certains cas, en ce qui concerne leur organisation interne (groupes autonomes), ils sont probablement plus libertaires que certains anarchistes de ma connaissance.

Bien que nous coopérons avec les « solidaristes », dans l'action, une certaine méfiance réciproque persiste entre certains d'entre eux et les anarchistes. Cela vient en partie du fait que dans le journal « Solidarity » ils reprennent les mêmes critiques mesquines formulées depuis toujours contre les anarchistes (anarchie = chaos).

Beaucoup de marxistes semblent avoir une peur panique de l'anarchisme. Lors d'une discussion avec un marxiste, si certaines analyses concordent, celui-ci a tendance à battre en retraite et à se défendre d'avoir quoi que ce soit de commun avec les anarchistes.

JANET. — Dans le groupe « Solidarity » de Manchester, on trouve quelques individus, militants du mouvement ouvrier depuis des années, qui croient encore en certaines institutions petites bourgeoises (la famille, etc.). Ceux-ci pensent, d'une part, que les anarchistes veulent trop détruire et, d'autre part, qu'ils ne sont qu'une bande de jeunes chevelus, étudiants ou chômeurs pour la plupart, extérieurs au mouvement ouvrier. C'est un préjugé commun à certains « solidaristes ».



# COMMENTAIRE

---

Après avoir lu ce texte, il vient à l'idée de tout un chacun un certain nombre de remarques. Celles-ci pourraient être le début d'un travail de recherche intéressant à mener. Il ressort, d'après ce que dit Jack, que le mouvement anarchiste renaît après l'échec et l'extinction des mouvements pacifistes et non violents (*Campaign for nuclear disarmament, Comité des 100*).

1 — Cela concerne-t-il aussi les mouvements autoritaires, trotskystes ou autres ?

2 — S'il semble y avoir eu similitude de situation, pour la renaissance du mouvement révolutionnaire, avec les Etats-Unis, quelles sont les causes qui ont amené le mouvement révolutionnaire à disparaître après la guerre, en Angleterre ?

3 — Comparaison entre les mouvements pacifistes, non violents américains et anglais, non pas tant sur leur méthode d'action, mais sur leur dépérissement : Nos camarades anglais opposent leur pragmatisme à la théorisation des anarchistes français. Qu'en est-il en fait ? S'il est certain que les vieilles barbes anarchistes sont très fortes sur ce point-là, on ne peut pas le reprocher aux nouveaux venus dans le mouvement (qui sont d'ailleurs majoritaires) et qui, eux, mélangent joyeusement tout. Souvent, il semble que les débats qui opposent les anarchistes français sont des justifications a posteriori et des références à des actions passées ; la théorisation des actions en cours étant pratiquement inexistante.

Plusieurs types d'action ont été menés par des groupes non violents (gitans, sans-logis, chômeurs). S'il est certain que la façon dont les choses se sont passées peut être intéressante, je pense qu'un effort devrait être fait pour savoir comment ces actions se sont terminées. En effet, le problème qui se pose est celui de « l'après ». Dans notre numéro sur la révolution non violente, nous parlions de la nécessité de base de repli après les actions, pour éviter la démoralisation et la dispersion (ANV, n° 22, p. 21).

Enfin, pour finir, il faut relever, d'une façon nette, l'emploi juxtaposé des mots « croire » et « lutte de classe ». « Les uns croyaient au ciel, les autres n'y croyaient pas. » Sommes-nous réduits à ce choix ? On peut ramener la situation à un schéma très simple : Sont contre les luttes de classes ceux qui sont au pouvoir : patrons, curés et gouver-

*nants ; sont pour les luttes de classes les idéologues de tout bord et les partis d'avant-garde. Le reste vit la lutte de classes d'une façon plus ou moins consciente, donc d'une façon plus ou moins combative selon l'endroit et le moment. Je pense qu'il ne faut pas se leurrer : les luttes de classes sont. Qu'on le veuille ou non. Ce qui est important n'est pas de savoir si la non-violence c'est ou ce n'est pas de la lutte de classes, mais de savoir où se situent ceux qui s'en réclament.*

*Voilà beaucoup de travail sur la planche. Pour la forme, je ferai un appel aux lecteurs qu'un de ces points intéresserait, on pourrait collaborer, non ?*

**Pierre Sommermeyer**

## contact

Un camarade de Rouen se déclare intéressé par notre travail. Il souhaite prendre contact avec des personnes de sa région. S'adresser à notre correspondant local de l'Eure : Michel Bouquet, 283, rue du Moulin-des-Murailles, 27 - Verneuil-sur-Avre.



# RÉÉDITION

La brochure « Pour l'Anarchisme » vient d'être rééditée par le C.I.R.A., l'Alliance de Bruxelles et ANV. On peut se la procurer pour 3 F (franco de port). S'adresser à : A. Bernard, 22, allée de la Fontaine, 93-Le Raincy. C.C.P. 20 043-85. Paris.



## AU SOMMAIRE

### ● Que croient les anarchistes ?

Libéralisme et socialisme — Démocratie et représentation — Etat et classe — Organisation et bureaucratie — La propriété — Dieu et l'Eglise — Guerre et violence — L'individu et la société.

### ● Les divers courants de l'anarchisme.

L'anarchisme philosophique — Individualisme, égoïsme, courant libertaire — Mutuellisme et fédéralisme — Collectivisme, communisme, syndicalisme — Des différences minimes.

### ● Que veulent les anarchistes ?

L'individu libre — La société libre — Le travail — Le nécessaire et le superflu — La société du bien-être — Le pluralisme — Révolution ou réforme.

### ● Que font les anarchistes ?

L'organisation et la propagande — L'action.

# objection et répression

Les derniers mois de 1970 ont été riches en événements dans le milieu objecteur. Le nombre de ceux-ci ne cessant de s'accroître, le pouvoir s'est vu obligé de renforcer la répression. Celle-ci se fait essentiellement par application rigoureuse de la loi. Cependant, de nombreux « forclos théoriques » ont eu leur demande de statut accordée.

Tout a commencé par Daniel Brochier, jugé le 15 octobre après 5 mois de détention préventive et condamné à 6 mois de prison pour insoumission. Sa demande d'objecteur avait été faite le jour de son incorporation. Il est actuellement en liberté, les psychiatres militaires l'ont considéré comme « original » et donc inapte au service armé.

Son compagnon de cellule, Daniel Khol, ignorant l'existence d'un statut pour les objecteurs, avait refusé l'uniforme à son entrée en caserne. Sa demande, écrite en prison, n'a été acceptée qu'après 6 mois d'incarcération, et il se trouve actuellement en service civil.

Philippe Lamotte, forclos, était insoumis : il s'est présenté à la caserne de Montluc pour mettre au clair sa situation. Après 3 semaines de prison dans cette caserne, il est libéré bénéficiant d'une permission. Son cas est en cours de réforme. Affaire à suivre...

Sylvain Puttemans, anar, refuse le statut car c'est un compromis. Il se borne à déclarer qu'il n'a « rien à foutre avec l'armée ». Incarcéré à la prison de Loos (près de Lille), il a entrepris une grève de la faim de 3 semaines. Le 17 décembre, procès ; après une plaidoirie percutante de J.-J. de Félice, le soutenant à fond, il est condamné à 18 mois de prison avec sursis. Immédiatement reconduit à la caserne après ce procès, il reste fidèle à sa position en refusant de nouveau l'uniforme qu'on lui présente. De nouveau enfermé à la prison de Loos, il entreprend une nouvelle grève de la faim pour obtenir sa libération conditionnelle. Le 19 janvier, second procès, à l'issue duquel il est condamné à 2 ans de prison ferme. J.-J. de Félice qui avait entrepris une plaidoirie très engagée, ne désespère pas de l'appel.

Jean-Yves Bousserau fait sa demande avec 3 semaines de retard. Le statut lui est refusé pour forclusion. Arrêté, il est conduit à la caserne Thomassin de Metz. Le 4 novembre, il entreprend une grève de la faim pour accélérer les démarches. Cette grève se termine, le 22<sup>e</sup> jour, sous la menace d'une alimentation forcée. Après 2 mois de détention, il est relâché puis réformé. Le 29 janvier s'est déroulé à Bordeaux son procès pour insoumission.

Jacques Bille renvoie son livret en 1964. Depuis il a refusé son fascicule à chaque présentation. Ecroué à la Santé le 13 novembre, puis conduit à l'hôpital Sainte-Anne, il s'engage dans une grève de la faim. Le 27 novembre cette grève est arrêtée après promesse de son psychiatre d'être libéré pour la fin de l'année. Le 1<sup>er</sup> janvier, n'ayant aucune nouvelles de sa libération, il reprend une nouvelle grève de la faim (« Canard enchaîné des 12 et 21-1-71). Il a été libéré le 2 février.

## Objection en Espagne

Notre camarade Pepe (ANV n° 23) s'est présenté le 12 janvier à la caserne, à Valence, où il reste incarcéré. Une marche internationale a quitté Genève le 21 février et se rend en Espagne. Le problème de l'objection de conscience en Espagne est actuellement soulevé au Conseil de l'Europe qui se tient à Strasbourg.

## Objection en Allemagne

Un article paru dans « Le Monde », du 14 janvier, nous apprend que le nombre des objecteurs pour les onze premiers mois de 70 était de 17 936 dont 2 733 étaient déjà soldats.

Le mouvement s'étend même jusque chez les réservistes. Le nombre des demandes arrive au rythme de 130 par mois ; un exemple à suivre...

Jacques Moreau



Pour pallier le manque d'information sur l'existence d'un statut pour les objecteurs, le Comité parisien de soutien aux objecteurs de conscience vient de rééditer : « Objection au service militaire ».

Cette brochure de propagande est destinée à la distribution.

Commande minimale : 100 brochures.

de 100 à 500 .....	0,10 F (l'exemplaire),
de 501 à 1 000 .....	0,08 F (l'exemplaire),
de 1 001 à 2 000 .....	0,07 F (l'exemplaire),
au-delà de 2 001 .....	0,06 F (l'exemplaire).

Effectuez vos commandes auprès de Jacques Moreau, 168, boulevard Anatole-France, 93 - Saint-Denis. C.C.P. 31 606-30 La Source.



---

## nous avons reçu :

---

- « Front libertaire des luttes de classes », édité par l'Organisation révolutionnaire anarchiste, 33, rue des Vignoles, Paris 20°. Mensuel. 1 F.

---

  - « Survivre », Mouvement international et interprofessionnel pour notre survie, C. Chevalley, 1, rue de Prony, Paris 17°.

---

  - « Signification de la non-violence » par Jean-Marie Muller, ronéoté, 22 pages ; 5, avenue de la République, 45 - Pithiviers.

---

  - « L'Homme et la Terre, une cité sans racines est-elle viable ? » ; Economie, société, non-violence, n° 2, 32 pages, 3 F. Roland Marin, 143, rue Raymond-Losserand, Paris-14°.

---

  - « Le tort d'exister », des Juifs aux Palestiniens, de Jean Baubérot, 264 pages, 12 F. Ducros, éditeur, Bordeaux.

---

  - « Ni Dieu ni maître », anthologie de l'anarchisme, 4 volumes dans la « Petite collection » Maspero. 5,90 F le volume.

---

  - « La Tour de feu », n° 108 dédié à Fernand Turret, Pierre Boujut, 16 - Jarnac. 6 F.

---

  - « Liaisons internationales », n° 6. Ronéoté, 10 pages. M.-C. Gilles, B. P. 12, Ixelles 2, 1050 - Bruxelles (Belgique).

---

  - « La Dialectique scientifique » de Robert Louzon, 68 pages, 5 F. Les Editions syndicalistes, 21, rue Jean-Robert, Paris 18°.

---

  - « Combat pour l'homme », n° 2. Trimestriel. 1 F. 7, rue Boucicaut, Paris 15°.
-

● « La Mèche » dossier du comité de soutien, Antoine Alvarez, 27, rue des Paradoux, 31 - Toulouse. C.C.P. 1326-25 Toulouse.

« Hara-Kiri Hebdo », « la Cause du Peuple », « l'Idiot international » ont été, au cours des derniers mois, frappés plus ou moins durement par la répression généralisée qui atteint la presse dite gauchiste. Plus près de nous, un journal toulousain, « la Mèche », vient de tomber sous les coups de la justice.

Rappelons brièvement les faits :

Un groupe de camarades s'étaient regroupés à Millau (Aveyron). Appliquant à la lettre la formule de Marx : « Il faut rendre (...) la honte encore plus honteuse en la livrant à la publicité », ils décidèrent d'exposer dans un numéro de « la Mèche » (n° 3 bis) la situation de cette ville, révoltante dans sa banalité même.

Le journal, dans lequel étaient attaquées dans un langage musclé certaines personnalités locales, fut distribué gratuitement à la sortie d'un spectacle Brassens, le 20 mai dernier. Dès le lendemain, la société millavoise était en émoi. Si, en général, le ton des critiques (« crève salope », etc.) fut désapprouvé par la population, une partie de celle-ci ne cacha pas son approbation sur le fond.

Les réactions violentes de la « bonne société » millavoise firent éclater au grand jour, une fois de plus, la collusion des flics et des stalinien. Des lycéens furent exclus de leur établissement, deux surveillants suspendus de leurs fonctions afin « d'extirper la pourriture de l'établissement » et deux camarades inculpés d'outrage aux bonnes mœurs, provocation au meurtre et menaces de mort. Ne comptons pas les multiples interpellations et perquisitions de routine. Le procès s'est déroulé au tribunal de Toulouse le 4 mars.

Un comité s'est créé ; il a pour but de soutenir politiquement et matériellement les camarades inculpés. Nous ne pouvons qu'engager chacun à prendre contact avec celui-ci.

**Patrice Antona**

« Anarchisme et Non-Violence » n'est pas seulement une revue; les camarades qui l'animent s'emploient à entretenir entre eux et autour d'eux un dialogue permanent. Dans ce but les correspondants locaux se tiennent à la disposition de ceux qui à travers la lecture de la revue s'intéressent à ce courant de pensée et désirent s'associer de plus près à nos études, à nos recherches et à nos tentatives d'action.

## CORRESPONDANTS LOCAUX

ARDENNES : J. Turquin, 85, rte de Mézières, 08-Prix-lès-Mézières.  
BAS-RHIN : P. Sommermeyer, 37, bd d'Anvers, 67 - Strasbourg.  
EURE : M. Bouquet, 283, rue du Moulin-des-Murailles, 27 - Verneuil.  
HAUTE-GARONNE : D. Besançon, Cornebarrieu, 31 - Blagnac.  
PARIS : A. Bernard, 22, allée de la Fontaine, 93 - Le Raincy  
J. Moreau, 168, bd Anatole-France, 93 - Saint-Denis.  
VAR : M. Viaud, La Courtine, 83 - Ollioules.  
BELGIQUE : F. Destryker, 2e, av. des Droits-de-l'Homme, 1070 - Bruxelles.  
SUISSE : M. Enckell, 24, av. de Beaumont, 1012 - Lausanne.

Cahiers d'études trimestriels

Directeur de la publication : Anita Bernard

ABONNEMENT CINQ NUMEROS : 10 F.

Prix du numéro : 2 F

C.C.P. : Marcel Viaud, 2.298-84, Marseille

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trim. 71 — C.P.P.P. n° 42 954.

Paris - Imprimerie La Roche Ouvrière, 10, rue de Montmorency (3<sup>e</sup>)